

ABONNEMENTS

LYON

Un an. 7 fr.
Six mois. 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an. 9 fr.
Six mois. 5 »

ÉTRANGER

SELON LES DROITS DE POSTE

Les abonnements sont reçus à partir du 4^r de chaque mois; ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

La bouche parle de l'abondance du cœur : c'est pourquoi l'homme de bien tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur; et l'homme méchant tire de mauvaises choses du mauvais trésor de son cœur. (Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. xii, v. 34 et 35.)

Bonne foi.

Sagesse.

Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups; soyez donc prudents comme des serpents, et simples comme des colombes.

(Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. x, v. 16.)

Charité.

Quand je parlerais toutes les langues des hommes et même des anges, si je n'ai pas la CHARITÉ, je suis comme l'airain qui résonne, ou comme la cymbale retentissante.

(I. Epître de S. Paul aux Corinthiens, ch. xiii, v. 1.)

AVIS

Les manuscrits qu'on voudra bien nous adresser seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Malgré cette mesure, les divers travaux publiés par la VÉRITÉ n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Les lettres nécessitant réponse devront être accompagnées d'un timbre-poste. — Envoi franco des lettres et manuscrits.

Tout ouvrage dont il sera déposé aux bureaux deux exemplaires, sera annoncé ou analysé.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES

Bureaux à Lyon, rue de la Charité, 48.

DÉFENSE DU SPIRITISME

CONTRE SES DÉTRACTEURS.

(DIXIÈME ARTICLE. — Voir le dernier numéro.)

§ 7.

M. MAURY. — (Suite.)

Puis, quinze jours après: « L'hypnotisme sommeille. C'est à son tour; ses promoteurs les plus ardents se ravisent en voyant à la réflexion que plus on y regarde de près, plus le nouveau venu ressemble au magnétisme somnambulique qu'ils ont nié jusque là. »

A son tour, dans son numéro du 17 décembre 1859, la *Gazette Médicale* énumérait les expériences brillantes des hôpitaux tout en ne se prononçant pas sur l'intensité de l'insensibilité. Mais pour elle ces expériences « soulèvent déjà un coin du voile qui couvre les merveilles du magnétisme, et nous permettent d'entrevoir l'entrée du chemin qui conduira à l'explication physique de plus d'un phénomène d'apparence surhumaine. »

Dans le numéro suivant (24 décembre) le même journal reprenant le même sujet: « La question d'insensibilité, dit-il, en laisse debout un certain nombre d'autres pleines du plus vif intérêt. Le mode de production de ce singulier sommeil avait amené sur les lèvres des moins clairvoyants le mot magnétisme; la ressemblance était frappante et les traits généraux sont les mêmes. »

D'abord, pour le journal, ce bienfaisant cadeau « est un état morbide et tient de très-près à l'hystérie... Quant aux phénomènes de l'ordre intellectuel et moral, on retrouve là les apparences communes chez les magnétisés, sauf, bien entendu, tout ce qui peut tenir au don de deuxième vue, de transposition des sens, etc., et à tout le cortège des *jongleries* connues. Gardons-nous donc de laisser traiter devant nous de tels sujets avec insouciance et légèreté. »

Mais nous voici parvenus au numéro du 14 janvier, c'est-à-dire à deux mois de date. Ici la ressemblance avec le somnambulisme magnétique se dessine davantage: « Dans cet état, dit toujours le même journal, on voit à distance (ce qui était nié deux mois avant) et toujours (sans montre et sans pendule) la

notion la plus exacte des heures. On pourrait prendre ces détails pour l'effet d'une supercherie; mais comment les malades pourraient-ils produire à volonté la sueur froide qui baigne leur visage? »

En outre: « Des phénomènes du même ordre, mais présentant un caractère beaucoup plus redoutable, se sont offerts depuis à notre observation. Ici, l'humanité vient retremper sa conscience; elle n'a oublié, en effet, ni les épidémies démoniaques du moyen-âge, ni celles des temps modernes, ni la raison doutant d'elle-même, humiliée, désolée, et, dans son impuissance à ressaisir le fil qui conduit des causes aux effets, laissant proclamer devant elle le pouvoir des sortilèges, des *Esprits* et des démons. »

On voit que la lumière progresse.

Enfin, nous arrivons aux premiers jours de mars, et c'est un professeur agrégé de la Faculté de médecine, le docteur Henri Roger, qui livre à un journal très-sérieux le résumé de ses méditations.

Après avoir montré que les lignes de craie cabalistique tracées simultanément sur le bec d'un coq et sur le sol ne sont que le plagiat des lignes de craie magiques tracées sur son parquet par le baron Dupotet, lignes que l'on ne peut franchir sans tomber *ipso facto* dans des accès cataleptiques ou épileptiformes. M. Roger continue: « Ah! si l'hypnotisme s'était présenté avec tout le cortège de faits surhumains, qui l'identifie complètement au magnétisme, il eut été, sans nul doute, rejeté comme son devancier par ceux là mêmes qui s'étaient laissé séduire un moment. Certes, il n'aurait trouvé ni un patron illustre, ni des promoteurs ardents et ambitieux. Il n'est parvenu à se glisser dans les compagnies savantes qu'à l'aide d'un déguisement... A l'inverse du chloroforme, dont l'action irrésistible s'étend sur tous à peu près sans exception, l'hypnotisme ne réussit guère que... sur les femmes que tourmente l'hystérie, comme autrefois sur les pythonisses. En résumé, l'hypnotisme n'étant que le magnétisme, et celui-ci ne comptant plus *parmi les choses de raison et de science*, la merveille nouvelle s'en est allée rejoindre dans le gouffre de l'oubli les tables tournantes et les Esprits frappeurs. »

Comprenez-vous maintenant pourquoi tous ces beaux discours sur l'hypnotisme dans nos feuilles médicales sont restés si subitement à moitié de leur chemin? Et pourquoi M. le docteur Le Gouest, professeur et chirurgien au Val-de-Grâce, au

moment de lire un long rapport sur ce sujet, a reçu l'ordre de se taire ?

Il ne ressort pas moins d'une déconvenue si brillante de très-grands enseignements :

1° La réalité, garantie cette fois par des hommes supérieurs, irrécusables et absolument étrangers au magnétisme, des faits magnétiques surhumains et transcendants qui, malheureusement, ne se sont pas présentés tout d'abord.

L'hypnotisme, ici, s'étant déguisé tout seul et glissé dans la science, doit être bien adroit par lui-même ! Où peuvent être cette fois les compères.

2° L'Académie des sciences a donc le plus grand intérêt à ne pas nier en principe de tels faits et à les étudier un peu plus longtemps ne fut-ce que pour les éconduire un peu plus vite.

3° M. Maury, en élayant toute sa thèse merveilleuse, sur les théories d'un hypnotisme chassé pour ses faits merveilleux, a construit ici sur une base dont il ne connaît pas toutes les conditions.

Mais ce qui nous intéresse le plus dans les œuvres de M. Maury, c'est que, tout en faisant fausse route comme psychophysiologiste, il voit parfaitement, comme M. Littré, qu'il s'agit ici de toute l'histoire, et qu'il y retrouve à chaque page tout son hypnotisme bien éconduit et dévoilé.

Il a donc publié un livre fort savant, comme il sait les faire, c'est-à-dire rempli d'érudition, et, dans lequel, à l'instar de son collègue, il reconnaît « la grande importance de ces questions au point de vue de l'histoire sacerdotale et politique de tous les temps. » Pour lui, il est vrai, même origine et même valeur pour tous les faits merveilleux, qu'il s'agisse de la verge de Moïse, des miracles du Christ ou du manitou du sauvage. Nous sommes prévenus, et voici la seule consolation qu'il nous laisse : « c'est que cette magie était loin de ne reposer que sur la crédulité et le mensonge (1). » Quant à l'exposé de ses phénomènes, il est encore à peu près semblable à celui de M. Littré : tout s'y trouve depuis l'enchantement de tous les objets, la conjuration des vents, le charme des serpents, les métamorphoses zoanthropiques, la divination, les suspensions en l'air, jusqu'aux épidémies contagieuses de spectres et de fantômes. Tout cela se confond pour lui avec les possessions des évangiles, les guérisons de Jésus et tous les faits hagiologiques.

Tout cela, et par conséquent toute l'histoire, puisque les faits la gouvernent, s'explique très-naturellement, selon M. Maury, par *feu son hypnotisme*, et cette fois nous sommes parfaitement de son avis, car l'hypnotisme n'est que l'une des voies qui détermine la médiumnité et les rapports avec les Esprits.

PHILALÉTHÈS.

(La suite au prochain numéro.)

NÉOPLATONISME

DOCTRINES. — L'UN ET L'AMOUR DE L'UN.

« C'est en l'Un que nous respirons, c'est en l'Un que nous subsistons : car il ne nous a pas donné une fois pour s'éloigner ensuite de nous ; mais il nous donne toujours, tant qu'il demeure ce qu'il est, ou plutôt tant que nous nous tournons vers Lui ; c'est là que nous trouvons le bonheur ; nous éloigner, c'est

déchoir. C'est en Lui que notre âme se repose ; c'est en s'élevant à ce lieu pur de tout mal qu'elle est délivrée de maux ; c'est là qu'elle pense, là qu'elle est impassible, là qu'elle vit véritablement. La vie actuelle, où l'on n'est pas avec Dieu, n'est qu'un vestige, une ombre de la vie véritable. La vie véritable (où l'on est avec Dieu), est l'actualité de l'intelligence. C'est cette actualité de l'intelligence qui engendre les dieux en touchant l'Un par une sorte de tact silencieux. C'est elle qui engendre la beauté, et la justice, et la vertu. Voilà ce que porte dans son sein l'âme remplie de Dieu ; c'est en Lui qu'est son principe et sa fin : son principe, parce que c'est de là qu'elle procède ; sa fin, parce que c'est là qu'est le bien où elle tend, et qu'en retournant là elle redevient ce qu'elle était en naissant. La vie d'ici-bas, au milieu des choses sensibles, c'est pour l'âme une chute, un exil, la perte de ses ailes.

« Ce qui démontre encore que notre bien est là-haut, c'est l'amour qui est inné dans notre âme, comme l'enseignent les descriptions et les mythes qui font de l'amour l'époux de l'âme. En effet, puisque l'âme, qui est autre que Dieu, procède de Lui, il faut nécessairement qu'elle l'aime ; mais quand elle est là-haut, elle a un amour céleste, ici-bas, elle n'a plus qu'un amour vulgaire ; car c'est là-haut qu'habite Vénus ; ici-bas, il n'y a que la Vénus populaire et adultère. Or, toute âme est une Vénus, comme l'indique le mythe de la naissance de Vénus et de l'Amour qu'on fait naître en même temps qu'elle. Tant qu'elle reste fidèle à sa nature, l'âme aime donc Dieu et veut s'unir à Lui, comme une vierge qui est issue d'un noble père et qui est éprise pour un bel Amour. Mais quand, étant descendue dans la génération, l'âme, trompée par les fausses promesses d'un amour adultère, a échangé son amour divin contre un amour mortel, alors éloignée de son père, elle se livre à toute sorte d'excès ; mais enfin, elle a honte de ces désordres ; elle se purifie, elle retourne à son père, et elle trouve auprès de lui le vrai bonheur. Quelle félicité est alors la sienne, c'est ce dont ceux qui ne l'ont pas goûtée peuvent juger jusqu'à un certain point par les amours terrestres en voyant la joie qu'éprouve celui qui aime et qui obtient ce qu'il aime. Mais ces amours mortelles et trompeuses ne s'adressent qu'à des fantômes ; elles ne tendent pas à disparaître parce que ce ne sont pas ces apparences sensibles que nous aimons véritablement, qui sont notre bien et que nous cherchons. Là-haut seulement est l'objet véritable de l'amour, le seul auquel nous puissions nous unir et nous identifier, que nous puissions posséder intimement, parce qu'il n'est point séparé de notre âme par l'enveloppe de la chair. Quiconque le connaît connaît ce que je dis : il sait que l'âme vit alors d'une autre vie, qu'elle s'avance vers Dieu, qu'elle l'atteint, le possède, et, dans cet état, reconnaît la présence du dispensateur de la véritable vie. Alors elle n'a besoin de rien de plus ; au contraire, elle doit renoncer à toute autre chose pour se fixer en Dieu seul. Il faut donc nous hâter de sortir d'ici-bas, quoique y vivant, nous détacher autant que nous le pouvons des corps auxquels nous avons le chagrin d'être encore enchaînés, faire nos efforts pour embrasser Dieu par tout notre être, sans laisser en nous aucune partie qui ne soit en contact avec lui. Alors, l'âme peut voir Dieu et se voir elle-même, autant que le comporte sa nature ; elle se voit brillante de clarté, remplie de la lumière pure, subtile, légère ; elle devient Dieu, ou plutôt elle est Dieu. Dans cet état, l'âme est donc comme un feu resplendissant. Si elle retombe ensuite dans le monde sensible, elle est plongée dans l'obscurité.

« Dans cet état, en effet, l'âme ne s'occupe plus même des belles choses ! elle s'élève au-dessus du beau, elle dépasse le cœur des vertus. C'est ainsi que celui qui pénètre dans l'intérieur d'un sanctuaire laisse derrière lui les statues qui sont placées dans le temple ; ce sont les objets qui se présenteront ensuite les premiers à ses yeux, à sa sortie du sanctuaire, après qu'il aura joui du spectacle intérieur, qu'il sera entré en communication intime, non avec une image ou une statue (car ce n'est qu'en sortant qu'il considérera les images et les statues), mais avec la Divinité. Le mot même de spectacle ne paraît pas convenir ici pour exprimer cette contemplation de l'âme ; c'est plutôt

(1) La Magic et l'Astrologie, introd., p. 3.

une extase, une simplification, un abandon de soi, un désir de contact, une parfaite quiétude, enfin un souhait de se confondre avec ce que l'on contemple dans le sanctuaire. Quiconque cherche à voir Dieu d'une autre manière ne saurait jouir de sa présence. Par l'emploi de ces figures mystérieuses, les sages prophètes veulent indiquer comment on voit Dieu. Mais le grand Hiérophante, pénétrant le mystère, peut, une fois qu'il est arrivé-là, jouir de la vue véritable de ce qui est dans le sanctuaire. S'il n'est pas encore arrivé là, il conçoit du moins que ce qui est dans le sanctuaire est une chose invisible (pour les yeux du corps), que c'est la source et le principe de tout, et il le connaît ainsi comme le principe par excellence ; (mais quand il a pénétré dans le sanctuaire), il voit le principe, il entre en communication avec lui, il unit le semblable au semblable, ne laissant de côté rien de ce que l'âme est capable de posséder des choses divines. »

Nous approuvons tout ce que le chef de l'école Néoplatonicienne exprime si bien touchant l'amour de Dieu et le détachement spirituel des objets sensibles. Mais nous croyons que Dieu nous a placés ici-bas pour défricher le champ inculte encore de la planète, pour aider, consoler, secourir nos frères, pour développer, autant qu'il est en nous, par nos exemples, nos conseils, nos instructions, leur intelligence et leur moralité. Pour remplir ce devoir qui nous incombe surtout dans un bas séjour *d'abred*, il faut que nous ne nous isolions pas exclusivement dans une extase solitaire, il faut que nous nous mêlions au monde, ici comme partout ailleurs dans l'univers c'est l'activité et le travail qui doivent prévaloir.

Ces réserves posées, continuons notre analyse :

« Dans les mystères, ceux qui sont admis à pénétrer au fond du sanctuaire, après s'être dépouillés, s'avancent complètement nus... La divinité reste cachée au fond du sanctuaire et ne se montre pas au dehors, pour ne pas être aperçue des profanes. » (Enn. 1, liv. vi, § 7 et 8 ; t. 1, p. 108 et 110.)

« Invoquons d'abord Dieu même, non en prononçant des paroles, mais en élevant notre âme jusqu'à lui par la prière ; or, la seule manière de le prier, c'est de nous avancer *solitairement* (non pas, mais avec tous nos frères) vers l'Un qui est solitaire. Pour contempler l'Un, il faut se recueillir dans son for intérieur, comme dans un temple, et y demeurer tranquille, en extase ; puis considérer les statues qui sont pour ainsi dire placées dehors l'âme et l'intelligence, et avant tout la statue qui brille au premier rang (l'Un), en le contemplant de la manière que sa nature l'exige. » (Enn. v, liv. 1, § 6 ; t. III, p. 33.)

(La suite au prochain numéro.)

A.-P.

VARIÉTÉS

A. M. Bazile, à Courquetaine.

« Paris, 8 juin 1840.

(Suite et fin. — Voir le numéro 27.)

« Calixte, les yeux bandés, s'assoit la face tournée contre la muraille ; à dix pas derrière lui sont M. Ricard et M. Teste, et à vingt se trouve un orgue de Barbarie. On se tait, le bruit de l'orgue commence, et en même temps Calixte bat la mesure ; mais au bout de quelques minutes, immédiatement après un signe de la main que M. Teste fait à M. Ricard, le somnambule cesse de marquer la mesure, quoique le magnétiseur ne dise rien et que le bruit de l'orgue continue.

« Telle et la sixième expérience. Enfin, je vais vous raconter la dernière qui, elle aussi, a été couronnée d'un plein succès.

« Aussitôt que l'attention du somnambule est, pour ainsi dire, assujettie par le magnétiseur, M. L..... remet à celui-ci l'une des cent petites cartes dont j'ai parlé ; alors Calixte, toujours les yeux bandés, se lève, avance de quelques pas vers son magnétiseur, s'arrête un instant, repart, s'arrête de nouveau, monte sur une chaise, y piétine un peu, met définitivement les talons

sur l'un des coins, applique les bras le long du corps, se roidit de partout, s'incline en arrière, et tombe tout d'une pièce dans les bras de M. Ricard qui était venu se placer à temps derrière lui.

« On nous livre le carton, il contient la phrase suivante : « Faire monter le somnambule sur une chaise, puis le faire tomber dans les bras de son magnétiseur en arrière. »

« Voilà, mon ami, notre séance ; la plus belle et la plus complète peut-être qui ait jamais eu lieu à Paris. J'en ai remercié M. Ricard, comme d'un service qu'il m'a rendu. Que pourrais-je sans des faits de cette sorte ? et le temps me manque pour en produire !

« Actuellement je vais peser la valeur des expériences que je viens de décrire ; je les désignerai par : *celle des cartes, celle de la musique, celle de la chaise.*

« Et d'abord posons des principes : Quand on observe *de visu*, pour la première fois, un fait nié par tous, et inaccessible à l'intelligence de tous, il faut se dire :

« Ce fait, qui me paraît incontestable, est le résultat ou d'une jonglerie que je n'aperçois pas, ou d'un hasard que je ne comprends pas, ou d'une faculté que je ne connais pas. Puis, il faut examiner le fait sous ces trois points de vue successifs, et n'arriver au dernier que par l'exclusion des deux autres. Faisons passer nos expériences par cette filière.

« *Première expérience, celle des cartes :*

« 1° Cette expérience est-elle le résultat d'une jonglerie ?

« En toutes choses on est rarement certain archi-certain de n'avoir pas été choisi pour dupe. Cependant, lorsque le fait est facile à vérifier, comme le nôtre, et qu'en outre on a pris toutes les précautions qu'inspire la méfiance la plus expérimentée, on peut croire s'être mis à l'abri de la fraude.

« Or, sommes-nous toujours restés sur nos gardes et avons-nous tout scruté, tout palpé, tout analysé ? Ainsi, par exemple, le bandeau avait-il quelque fissure imperceptible ? Non, car il était composé de deux poignées de coton en carde et d'un foulard que des incrédules fort experts ont appliqué.

« Le bandeau était-il appliqué de telle sorte que le somnambule pût voir par-dessous ? Non, car outre le coton placé sur les yeux avant le foulard, on en avait introduit par en bas sous le bandeau, de manière que le coton formait un bourrelet.

« Les cartes étaient-elles préparées ? Non, car toutes les enveloppes des jeux offraient encore le cachet de la régie.

« Le somnambule ne reconnaissait-il pas les cartes en les touchant ? Non, car il nommait celles de son adversaire sans les toucher.

« Le magnétiseur, n'avait-il pas un moyen de communication avec son somnambule pour lui donner connaissance des cartes ? Non, car le magnétiseur ne parlait pas, ne bougeait pas, ne touchait pas Calixte, et ne regardait pas les cartes.

« Enfin quelqu'un ne pouvait-il pas, par quoi que ce soit, indiquer à Calixte son propre jeu et celui de son adversaire ? Non, car chacun restait silencieux dans une attente qui n'était pas sans inquiétude, mais à laquelle succédait bientôt l'étonnement ou l'admiration.

« Donc, soit du côté du bandeau, soit du côté des cartes, soit du côté du somnambule, soit du côté du magnétiseur, soit du côté des assistants, soit du côté de l'adversaire lui-même, nous sommes aussi certains qu'on peut l'être de ne pas avoir été trompés.

2° Cette expérience est-elle le résultat du hasard ?

« Pour résoudre cette question il faut auparavant rechercher quelles conditions un fait doit remplir afin que l'intelligence ne puisse l'attribuer au hasard.

« Un fait doit ou peut être attribué au hasard quand il y a égalité entre les chances de son affirmation et de sa négation, comme entre pair et impair. Mais à mesure que cette égalité diminue, c'est-à-dire à mesure que l'affirmation se répète sans interruption, la part de ce qu'on nomme le hasard diminue également ; et à la fin il arrive une borne à laquelle l'esprit s'arrête pour dire : Non, le hasard ne va pas jusque-là.

« Ceci posé, je puis dire : Parmi les faits de la nature de ceux

qui nous occupent, il y a tel fait qui ne prouve rien, et qui partant *est probablement* l'effet du hasard, parce que les chances de son affirmation et de sa négation sont égales. Il y a tel fait qui prouve beaucoup, et qui partant *n'est probablement pas* l'effet du hasard, parce que les chances de son affirmation et de sa négation sont très-inégales. Enfin, il y a tel fait qui prouve infiniment, et qui partant *n'est certainement pas* l'effet du hasard, parce que les chances de son affirmation et de sa négation sont immensément inégales.

« Je vais développer ma pensée par trois suppositions.

« *Première espèce de faits.* — Si, par exemple, un somnambule prétendait pouvoir deviner le sexe d'un enfant contenu encore dans le sein de sa mère, pour croire que ce fait n'est pas le résultat du hasard, je voudrais le constater trente fois de suite ; car il n'y a ici, pour chaque expérience prise isolément, qu'un contre un à parier que le somnambule se trompera : mais sur deux expériences il y a trois contre un ; sur trois, sept ; sur quatre, quinze ; ainsi de suite, de telle sorte que sur trente expériences il y a 1 billion 73 millions 741,823 à parier contre 1 que le somnambule se trompera au moins une fois ; 1 billion 73 millions 741,389 à parier contre 435 qu'il se trompera au moins trois fois. Enfin, et pour ne pas aller plus avant, 1 billion 73 millions 737,764 à parier contre 4,060 qu'il se trompera au moins quatre fois.

« *Seconde espèce de faits.* — Si, par exemple, un somnambule prétendait pouvoir lire par la nuque, et dans chaque séance une seule lettre de l'alphabet, pour me convaincre j'exigerais plusieurs séances, mais moins de trente ; car, si pour chaque expérience prise isolément il n'y a que 24 à parier contre 1 que le somnambule se trompera, sur deux expériences il y a 624 ; sur trois, 15,624 ; et sur sept, 4 billions 540 millions 115,624 à parier contre 1 que le somnambule se trompera au moins une fois.

« *Troisième espèce de faits.* — Enfin, si un somnambule prétendait pouvoir lire par la nuque, et dans chaque séance un seul mot, pour me convaincre, je ne demanderais que deux ou trois séances (ou deux ou trois mots dans une seule séance), car il y a ici pour chaque expérience prise isolément au moins 40,000 à parier contre 1 que le somnambule se trompera ; sur deux expériences, 1 billion 600 millions ; et sur trois, 64 trillions ! ce qui rend aux yeux du sens commun son rôle de devinateur absolument impossible ; ou il faudrait admettre qu'en jetant à la fois et pêle-mêle, du haut des tours Notre-Dame, toute l'imprimerie de Didot, il faudrait admettre qu'il fût possible qu'une fois arrivés en bas, les caractères de cette imprimerie composassent à volonté l'Iliade, l'Énéide ou la Bible.

« Après cette courte dissertation, si quelque stupide esprit-fort vient derechef me demander : L'expérience des cartes n'est-elle pas le résultat du hasard ? Je lui répondrai : Non, et je motiverai ma réponse en disant : C'est non, parce que si à la première carte qu'on lui a présentée le somnambule n'avait que trente et une chances contre lui sur trente-deux ; dès la quatrième il en avait des millions, à la dixième il trouvait l'impossible, et plus loin l'infini. Or, il a été jusqu'à cent, et plus peut-être ! sans se tromper une fois. Jugez, monsieur, inclinez-vous et soumettez-vous. Le hasard n'est ici pour rien... la Providence a passé par là.

« 3^o Cette expérience est-elle le résultat d'une faculté ?

« Fidèle à la méthode d'exclusion que je me suis imposée en commençant, je répondrai : Oui, et je motiverai ma réponse en disant : C'est oui, parce qu'ainsi que je l'ai démontré, ce fait n'est le résultat ni d'une jonglerie ni du hasard, et que puisqu'il est indubitable, il est nécessairement le résultat d'une faculté que nous constatons sans la comprendre ; en d'autres termes, d'une propriété inhérente à l'individu sur lequel le fait a été observé. C'est tout.

« Assurément je pourrais en dire bien d'autres à cette occasion ; mais ce serait mettre le pied sur un terrain vague, et courir le risque de parler jusqu'à extinction sans m'entendre ni me

faire entendre. Or, passez-moi le mot, je n'aime point *patauger*.

« *Deuxième expérience*, celle de la musique. — Cette expérience est d'une nature autre que la précédente. Celle dont je viens de parler prouve la vision malgré l'occlusion mécanique des yeux, celle dont je vais parler prouve la transmission de la volonté sans aucun signe appréciable à l'observateur le plus attentif.

« Arrivés où nous sommes, je devrais également examiner si cette expérience est le résultat d'une jonglerie, d'un hasard ou d'une faculté ; par conséquent, je devrais reproduire tous les raisonnements énoncés ci-dessus. Mais ici ces trois questions me paraissent insolubles par les motifs que je vais déduire.

« Sous le rapport de la fraude ? A la rigueur, l'argutie ne peut-elle pas prétendre que M. Teste, qui a fait le signe d'arrêt à M. Ricard, s'entendait avec celui-ci sur le nombre des mesures à battre, et qu'à son tour M. Ricard s'entendait avec son somnambule ? Certainement tout cela serait d'une conception bien ignoble et d'une exécution bien difficile ; mais il suffit que cela soit possible pour que je n'insiste pas sur la valeur de ce fait. L'expérience serait au contraire devenue beaucoup plus concluante si le hasard eût été choisi pour indiquer non seulement la personne qui, sur soixante, devait faire au magnétiseur le signe d'arrêter le somnambule marquant le rythme, mais encore si le hasard eût aussi indiqué l'air à jouer et le nombre de mesures à battre.

« Sous le rapport du hasard ? L'expérience de la musique, en la supposant faite loyalement, comme d'ailleurs elle l'a été, et avec toutes les précautions que je sors d'exposer, serait encore loin d'offrir le même degré d'évidence que l'expérience des cartes, parce que l'orgue n'ayant joué, je suppose, que cinq cents mesures, il n'y avait que 499 à parier contre 1 que Calixte se tromperait.

« Or, quoique la différence entre 497 et 1 paraisse considérable, pour mon compte, lorsqu'il s'agit d'un fait à défendre contre les Académies, je la veux plus considérable encore ; trois 9 de plus à droite ou à gauche ne me suffiraient même pas. Mais, je l'ai dit, cette différence incommensurable s'obtient aisément par la répétition binaire ou ternaire du fait à constater. Pour rendre l'expérience de la musique absolument irrécusable, il aurait donc fallu la répéter au moins une fois.

« *Troisième expérience*, celle de la chaise.

« Cette expérience est de même nature que celle de la musique, et conduit à la même conclusion : la transmission de la volonté sans le secours de signes, et conséquemment par ce qu'on nomme la pensée.

« Tout ce que j'ai dit du fait de la musique est applicable au fait de la chaise, et sous le rapport de la fraude, et sous celui du hasard. Ainsi, avais-je détruit toute possibilité de fraude ? Non, et personne n'a le droit logique, notez bien que je dis logique, d'affirmer que M. L..., choisissant et donnant les petits cartons, ne s'entendait point avec M. Ricard ; puis, en repoussant toute connivence, n'avais-je laissé aucune porte ouverte au hasard ? Non, puisqu'une seule expérience de ce genre sur 400 à complètement réussi, et que, comme je l'ai démontré, la différence entre ces deux nombres est trop petite pour être concluante. Il fallait répéter.

« Voilà, mon ami. L'appréciation que j'ai cru devoir faire des phénomènes magnétiques que M. Ricard a produits chez moi dimanche dernier, en présence de soixante personnes qui toutes sont parties émerveillées....

« Adieu, mon ami.

« FRAPART, D.-M.-P. »

(Extrait de la *Gazette des Hôpitaux*.)

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.